

Le médium de l'indépendance

Dalie Giroux

Number 81, Summer 2020

Le pays incertain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93724ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giroux, D. (2020). Le médium de l'indépendance. *L'Inconvénient*, (81), 19–22.

Le médium de l'indépendance

Propos hétérodoxes d'une ressortissante du mystère de Québec

ESSAI Dalie Giroux

Malgré l'opposition des « vieux » profiteurs de l'obscurantisme, la Révolution tranquille a bouleversé complètement les habitudes de penser des Québécois qui, pour la première fois de leur histoire, furent témoins – grâce, en partie, au développement prodigieux de la télévision, de la radio et de la presse – d'un débat « national » qui les mit tous en état de s'interroger, de discuter ouvertement de leurs problèmes et de prendre parti.
Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*

Je suis une fan de longue date de la saga souverainiste, exercée et déformée que je suis par les interminables années d'enfance et d'adolescence où, auprès de ma mère, tous les soirs de la semaine, entre les Appalaches et le grand fleuve de Canada, j'ai bu jusqu'à la lie les intrigues et les histoires des personnages téléromanques radio-canadiens. *Terre humaine, Le temps d'une paix, Monsieur le ministre, Le parc des braves, Les filles de Caleb, Les tisserands du pouvoir, Les dames de cœur, L'héritage, Shehaweh, Lance et compte, Scoop, Roch, Providence* – et j'en passe, par gêne.

Mon expérience et ma vision de la société québécoise sont forgées de paysages précis, de culture et d'inculture familiales, elles se sont inscrites en moi à travers les années d'école et les reliques de René Lévesque dont ma grand-mère ornait les murs. Cette

expérience et cette vision sont aussi, je crois, beaucoup liées à la télévision – médium par excellence de la québecitude moderne, dont l'essor est à peu près contemporain du mouvement souverainiste.

La télévision était dans la maison de mes parents le cœur de la vie commune, un foyer électrique devant lequel j'ai participé, selon mes compétences du moment, aux deux consultations populaires désastreuses de 1980 et de 1995. C'est aussi devant la télévision, puis à travers les journaux, que j'ai commencé à fréquenter, à l'âge béni du cégep, et que j'ai suivi par la suite, toujours avec le léger retard de la transmission, les intrigues de notre aventure imaginaire dans le monde des États :

- le feuilleton *Lucien et la bactérie mangeuse de chair* (« Que l'on continue ! ») ;
- le controversé *L'argent et des*

votes *ethniques*, mettant en vedette Monsieur sur le stage référendaire et sur la boisson forte ;

- les aventures sexy d'André Boisclair : cocaïne, *boyfriends* et limousine ;
- le Vidéotrongate sur la colline ;
- la multiplication des envols politiques de celui qu'on disait l'héritier de Parizeau, qui est pourtant financier et musicien ;
- la montée et la chute du fils Péladeau à la tête du « navire amiral » ;
- le moment « jeffersonien » (selon ses propres dires) de Bernard Drainville, père de la « Charte des valeurs » ;
- et j'en passe, de plus anciennes et de meilleures.

Le dernier épisode de la plus grande télé-réalité québécoise de tous les temps est celui, advenu en mars dernier, de la défection d'une jeune députée péquiste de la Rive-Sud qui est partie avec le statut de deuxième groupe parlementaire à l'Assemblée nationale, parce que, en gros, le Parti québécois, c'est *loser*. Catherine Fournier, postadolescente tendance ti-pop, s'est comme sauvée en pleine nuit avec les clés du char sans le dire aux parents. Elle a rejoint les fils américains de Lucien Bouchard, dont le patriarche à la jambe de bois rapporte lui-même dans un documentaire récent qu'ils lui ont dit, ce qu'il leur a d'ailleurs courageusement concédé : « Papa, tu es un *loser*. »

Tout cela sent la crise de filiation, et témoigne de l'impossibilité d'hériter d'une mémoire du manque, des taloches et de la honte, mue malgré tout par la simple puissance du vivant, déchirée par l'insupportable beauté des choses proches, les rapports de classe exacerbés, la frustration des matrones domestiquées par la violence ordinaire, le racisme impérial rampant et le rêve en technicolor de choses lointaines et grandioses – des études classiques, la Floride, un stade olympique, un Oscar.

Et tout cela porte aussi un étrange parfum de rêve éveillé – comme si l'indépendantisme devenu souverainisme s'était confondu avec sa représentation, jusqu'à perdre toute autre réalité que celle de la *story*¹.

•

Le dernier énoncé des gardiens de la tradition souverainiste, lancé depuis l'intérieur du bunker politico-médiatique appelé PQ, est symptomatique. Il a été dit, en guise de gage de bonne foi devant l'exhortation inflamma-

toire à la remise en question qui défile sur tous les écrans : « Tout est sur la table, sauf le fait qu'on est indépendantistes. »

Cet énoncé, « tout sauf », équivaut, encore une fois, de manière désespérante, à ne rien remettre en question. Dire « tout sauf », c'est refuser de penser à quoi que ce soit, sinon d'imaginer la libération plutôt que de se libérer dans la réalité.

Refuser de mettre sur la table le fait qu'on est indépendantistes, c'est dire : il n'y a rien là à penser, tout est déjà pensé, il ne reste qu'à mettre en scène ce déjà-pensé de manière à entraîner l'enthousiasme des téléspectateurs rassemblés autour des urnes – car dans ce beau grand pays couvert de lignes électriques, les satellites pointent encore sur les circonscriptions électorales.

Or, il me semble qu'il y aurait beaucoup à penser si on se donnait le droit et si on exigeait de soi la rigueur de remettre en question ledit « fait » de l'indépendantisme. Comme l'indique l'issue dans le tarot de Marseille : ce qui perd sauve.

Il semble parfois que les souverainistes qui ont pris le relais du projet d'indépendance ne savent plus aujourd'hui pourquoi il faut faire la souveraineté, sinon par une forme d'atavisme et de fidélité et d'orgueil et d'enchantement ; ou, s'ils le savent encore, ils savent aussi que les raisons qui sous-tendent ce projet n'exercent qu'une très faible traction dans la réalité des gens au Québec, et que ces raisons apparaissent au plus grand nombre comme de vaines gesticulations. Le souverainisme est engagé dans une courbe d'invisibilisation, et il s'autoproduit sous la forme d'une grande bouderie toxique. C'est sans doute pourquoi les souverainistes institués grenouillent depuis plus d'une décennie autour de la panacée identitaire, seule idée-force qui arrive encore à faire circuler le mot *nation* dans l'espace politico-médiatique contemporain, seule image arrivant à susciter la rage de vaincre qui anime la vie politique.

L'histoire que l'on raconte, c'est aussi celle du médium à travers lequel s'élabore cette histoire – et l'imaginaire politique qui s'élabore dans cette histoire doit être cultivé et sans cesse remis sur le métier, de manière à ce qu'il puisse porter les significations les plus éthiques de la culture, quelles qu'elles soient.

Ne pas faire l'économie d'un questionnement radical sur le positionnement indépendantiste me semble la seule manière de sortir d'un imaginaire souverainiste captif de ses modes de représentation – je ne dirais pas

loser, c'est un mot juste un peu plus jeune que moi, qui à l'âge tendre de dix-sept ans ai admiré la prose de Denise Bombardier – mais je dirais : réifiées et bêtes.

•

Je propose, pour conclure ce laïus, un programme de repolitisation du débat sur l'indépendance en trois étapes faciles.

Premièrement : il y a des affects collectifs à soigner. Les souverainistes sont en colère référendaire. Ils ont la colère du patriarche qui a perdu le feu, et qui retient le legs et le piétine pour se venger du fait que ses enfants (toujours trop nombreux dans ces familles nombreuses où on a pris l'habitude de la superfluité des êtres) ne veulent pas comprendre qu'il faut le libérer, lui, et réaliser ses rêves à lui, pour ses raisons à lui. Grand-papa n'a pas eu son État, et dans un ressentiment explosif, il s'est mis à haïr la jeunesse plus encore que les fédéralistes, il s'est mis à paranoïer à propos des multiculturalistes et des Brutus. Et ses petits derniers, ses enfants les plus négligés, en mal d'héritage et branchés en réseau, se retrouvent comme étourdis sous les drapeaux, à garder les frontières déguisés en motards et à fusiller des musulmans.

Dans mon téléroman qui finirait bien, l'ensemble de la société humaine par-delà les « même si, même si, même si » reconnaîtrait finalement les torts historiques qu'a subis le petit peuple laurentien issu de la colonisation française en Amérique, excavant ainsi un peu de la peine que couve toute colère. On pourrait commencer par des excuses officielles du gouvernement du Canada, héritier de la Couronne britannique, pour les descendants des familles qui ont vu leurs mille bâtiments brûlés sur la Côte-du-Sud à l'été 1759, et des excuses en conséquence pour les gars avec qui je suis allée à l'école dans la circonscription de Bellechasse, qui prennent du fentanyl dans les maisons ancestrales décaties bordant des terres brûlées par le purin le long de la 132 en attendant le miracle apocalyptique du troisième lien. « C'est à ton tour de te laisser parler d'amour. »

Deuxièmement : il faut prendre acte de l'existence au Québec d'une énergie politique sans allégeance. Il y a ici un ferment naturel de révolte. Cette méfiance du pouvoir a pris de nombreux visages au cours du

petit demi-millénaire de l'habitation coloniale nommée Québec. Et la proposition souverainiste, qui a eu sa part de noblesse et d'évidence, qui a exercé sa part de romantisme, a été l'une des manières les plus originales de canaliser cette curieuse énergie, l'invention d'une formule de conversion constructive du réactif. Celle-ci s'est incarnée collectivement d'abord sous le mode de la décolonisation, variante de la pulsion démocratique, et ensuite, de manière plus pragmatique, dans un rêve étatique de « normalité ». Ce projet a en même temps réussi et échoué, il a en tout cas fait l'histoire – en témoignent le développement du Nord québécois, le visage français de Montréal, le Québec inc. et ses millionnaires bien de chez nous, la hausse du niveau de vie des Québécois, la Loi sur la laïcité de l'État et le fait (accessoire ?) que le Québec fait toujours partie de la Confédération canadienne. L'effort a bel et bien porté fruit, même si ce n'est pas sous la forme d'un État indépendant, et même si, par conséquent, le statut de Québécois reste fragile. Or, le désir de révolte qui a nourri ce mouvement existe toujours. Il s'est simplement déplacé ailleurs.

Quel pain le ferment laurentien de révolte fait-il aujourd'hui lever ? Par quelles avenues chemine-t-il ? Dans mon téléroman qui finit bien, les gardiens de la tradition souverainiste accepteraient l'aide qui leur est offerte pour donner de nouvelles significations à l'indépendance. Ils accepteraient que le désir de transformation, l'esprit d'insurrection et le mépris du pouvoir exclusif qui se cultivent ici ne leur appartiennent pas, qu'ils ne sont pas « souverainistes ». L'énergie politique, on peut la suivre, on peut cultiver ses tensions éthiques, mais on ne la fabrique pas – sinon qu'à s'exposer à de grands périls.

Troisièmement, il faut se dire encore, à nouveaux frais, ce que signifie « se décoloniser ». La population des parlant-français du 18^e siècle, résidu social du projet absolutiste d'une Nouvelle-France, a été colonisée par l'Empire britannique et mise en réserve par le biais de la Proclamation royale de 1763. Se décoloniser, on peut tous être d'accord là-dessus, c'est nécessairement se déprendre de cette situation politique, juridique, économique et culturelle originale. L'échec le plus important du mouvement pour la souveraineté du Québec est à mon sens le fait d'avoir cru que, pour se décoloniser, pour se désenclaver politiquement, il s'agissait non pas de

Vous cherchez des lectures de confinement ?



Il vous manque d'autres numéros ? Commandez-les en ligne !

- no 80 Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle
- no 79 Pierre Vadeboncoeur
- no 78 Ruses et raisons de l'autodérision
- no 77 Grandeur et misère de l'université
- no 76 L'art doit-il être moral ?
- no 75 Le néoconformisme
- no 74 Révolution sexuelle, prise 2 ?
- no 73 Ducharme sans Ducharme
- no 72 La querelle de la laïcité
- no 71 Les nouveaux romanciers mexicains
- no 70 Faudra-t-il toujours lutter pour le français ?
- no 69 Le fantasme de la survie
- no 68 Du populisme
- no 67 La société sans douleur
- no 66 À quoi sert la fiction ?
- no 65 La gauche et la droite
- no 64 L'amitié au temps de Facebook
- no 63 L'Amérique et nous
- no 62 La tyrannie de la rumeur
- no 61 Islam, islamisme, islamophobie
- no 60 Avons-nous peur du pouvoir ?
- no 59 Le marché des rituels
- no 58 L'âge d'or des séries télé
- no 57 Les embarras de l'identité
- no 56 Où va la littérature québécoise ?

détruire les structures coloniales de l'Empire britannique et de s'extraire du rapport de prédation au territoire et du racisme structurel qu'elles impliquent, mais de prendre la place du colonisateur, de coloniser l'Amérique du Nord en son propre nom, en français, comme pour « reprendre » le flambeau du conquérant qui n'a pourtant jamais été le nôtre.

Ce faisant, on peut dire, avec un peu de recul historique – un recul que nous n'avions sans doute pas les moyens d'avoir à l'époque –, que dans son mouvement d'émancipation le Québec a confondu la recherche de la justice pour les peuples avec l'accession au privilège du dominant – ce qu'illustrent douloureusement le traitement qu'a de tout temps réservé le gouvernement québécois aux peuples autochtones, toutes allégeances confondues, mais aussi, quoi qu'on en dise, le rapport assiégé à l'immigration qui a fini par dominer la politique nationale au Québec, et le manque désespérant d'une vision de justice écologique pour le territoire québécois et l'ensemble des êtres qui l'habitent.

Alors : comment sortir l'indépendance de la télévision souverainiste et de ses entrailles transmédias, et comment faire pour que les peuples se rejoignent d'une manière libre et patiente et de faible intensité industrielle dans ce territoire que nous avons en partage ? Comment vivre s'il s'agit de ne pas vivre de la Conquête ? Si nous pouvons répondre à ces questions, l'indépendance vivra. Et vive l'indépendance. ■

1. Le refuge de la « cause » dans l'imaginaire télévisuel est peut-être au fond la conséquence du refus de la « vraie » histoire, de la « belle histoire », celle qui aurait dû arriver (« se dire oui »). Il serait à la fois une sorte de creuset et de cercueil pour la douleur et le regret et le ressentiment d'une âme collective qui reste emprisonnée dans l'enfance et dans le passé. Cette figure de la nostalgie politique québécoise est, selon Jacques Pelletier, magnifiquement mise au jour dans *Oh Miami Miami Miami* de Victor-Lévy Beaulieu.

Dalie Giroux enseigne la théorie politique et l'histoire des idées à l'Institut d'études féministes et de genre et à l'École d'études politiques de l'Université d'Ottawa. Ses recherches s'intéressent à l'espace, au langage et au pouvoir dans l'Amérique contemporaine.